

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 46

Artikel: Les derniers combats de l'ancienne Berne : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182002>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Une invasion de renards dans le canton de Vaud.

Nous empruntons à un journal de Lausanne du 13 décembre 1803 les curieux détails qui suivent.

« Un phénomène extraordinaire a paru au pied du Jura. Des troupes de renards enragés désolent tous les villages entre l'Isle et Gimel, attaquant indistinctement les hommes et les animaux. Quelques personnes doivent en avoir été mordues et surtout beaucoup de chiens. On leur fait une chasse générale, et l'on doit en avoir déjà détruit un grand nombre. »

On écrivait de La Sarraz au même journal, à la date du 17 décembre :

« Il y a environ trois semaines qu'apparurent dans le cercle de l'Isle, à cinq endroits différents, des renards isolés qui s'avancèrent hardiment et de jour sur des hommes, sans réussir à les mordre ; deux de ceux-là furent tués avec beaucoup de facilité, l'un le fut même à coups de pieds ; quelques jours après, j'appris que le citoyen Blanchenay-Froideville avait été mordu par un renard, à huit heures du soir, près de sa campagne, rière Ballens ; une femme du moulin d'Apples a aussi été mordue ; un chien et une truie, à Montlerville, ont eu le même sort. On a administré aux premiers tous les soins et les remèdes que l'art connaît pour les préserver d'une maladie terrible, au cas que les animaux qui les ont mordus en fussent atteints, et l'on surveille soigneusement ces derniers pour s'assurer par la suite du résultat de leurs blessures. Il s'est aussi montré dans nos environs plusieurs de ces renards, qui semblent en effet atteints d'une maladie qui a dénaturé leur instinct, leurs habitudes, et leur a surtout fait perdre cette extrême finesse dont la nature les a doués. Le 7 du courant, j'arrivais à Ferreyres ; il était 8 heures du matin ; on venait d'y assommer un de ces animaux, qui avait été vu le matin, au clair de lune, et s'était enfui au bruit d'un frappement de pieds. A six heures, il était encore dans le village, rongéant un os devant la porte d'une cuisine ; à 7 heures, il fut poursuivi par des batteurs de blé, qui ne purent l'atteindre ; un instant après, il revint dans le village et fut enfin tué à coups de fléau. La chasse générale du 10 courant n'a pas eu beaucoup de succès, car on n'a tué que 6 renards ; elle doit se répéter ces jours-ci.

En revenant de cette chasse, les habitants d'Orny

entrent dans la maison d'Enteroches pour s'y rafraîchir ; après quelques instants, des enfants accourent, criant aux chasseurs qu'un renard poursuivait la servante ; ceux-ci sortent à l'instant avec leurs armes, et voient en effet la servante courant à toutes jambes et poussant des cris désespérés. Le renard était près de l'atteindre, lorsqu'un des chasseurs, lui ayant lâché son coup, lui casse une jambe et le fait rétrograder de quelques pas, puis il s'arrête et contemple tranquillement la foule des spectateurs, sans donner aucun signe de douleur ou de crainte ; deux autres coups de feu l'achevèrent. »

Quelques jours plus tard, le vice-président du Conseil de santé, M. le Dr Verdeil, faisait publier l'avis suivant :

« Le bureau de santé générale du canton de Vaud, voyant qu'une maladie, qui a une très grande analogie avec la rage, s'est manifestée sur les renards dans les districts de Morges et de Cossonay, estime qu'il est prudent de s'abstenir de manger du lièvre, attendu qu'il serait possible que quelque animal de cette espèce fût mordu par un renard enragé et que l'usage de sa chair devint dangereux pour la santé. Il défend, en conséquence, aux aubergistes, jusqu'à nouvel ordre, de servir du lièvre sur leurs tables, et exhorte tous et un chacun d'avoir égard au présent avis.

» Lausanne, 29 décembre 1803. »

Pour le Bureau, LOUIS PERREY,
Sous-président, VERDEIL.

Les derniers combats de l'ancienne Berne.

IV

En informant Schauenbourg de la prolongation de l'armistice, Brune ajoutait : « Si à la trentième heure vous n'avez pas de nouveaux ordres, vous continuerez vos mouvements ». Schauenbourg n'avait pas même attendu cette limite. Le matin du 1^{er} mars, il fit attaquer et enlever, après une assez vive résistance, les postes soleurois du château de Dornach et de la vallée de Matzendorf. A ces nouvelles, le général de Buren envoya deux bataillons bivouaquer sur le Weissenstein, dans une neige profonde, ce qui affaiblit sa division déjà peu nombreuse. Un autre bataillon bernois, celui du colonel Wurstemberger de Wittikofen, appuyé de trois compagnies, alla occuper au delà de l'Aar le village de Lengnau, entouré par les postes français.

Schauenbourg, serrant sa ligne, avait concentré ses troupes en avant de Bienne du côté de Soleure, entre Bœtzingen et Lengnau. Sa force principale se trouvait massée derrière une colline couverte de bois, nommée le Buttenberg. Des batteries, établies sur plusieurs points, couvraient son front et sa gauche. Certains indices, la demande, entre autres, qui lui fut faite par le colonel de Gross, de retirer quelque peu ses avant-postes, devaient l'avertir du projet des Bernois de prendre l'offensive. D'ailleurs, il avait reçu l'ordre de Brune et résolut de commencer les mouvements. Le temps était calme, le ciel découvert ; la lune brillait dans la seconde moitié de la nuit ; tout favorisait les opérations militaires.

Pour endormir dans la sécurité les Bernois cantonnés à Lengnau, les Français avaient retiré leurs avant-postes. Mais ils s'avancent de nouveau à la faveur de l'obscurité, cernent le village, et le 2 mars, à 4 heures du matin, attaquent brusquement. Les Bernois, au nombre de 850 hommes, la plupart Oberlandais, résistent avec énergie. Mais que peuvent-ils contre le nombre ? L'ennemi les entoure et occupe les hauteurs ; bientôt leurs canons sont enlevés, 200 d'entre eux sont tués ou blessés, 200 faits prisonniers ; le brave colonel Wurtemberguer est blessé et pris ; le reste s'enfuit en désordre. Schauenbourg poursuit sa route, enlève le poste soleurois de Granges, culbute un bataillon bernois qui s'oppose à lui, et s'approche de Soleure.

Sur ces entrefaites, le colonel de Graffenried, qui avait entendu de Buren la canonnade, fit tirer le canon d'alarme, et, croyant à un malentendu, il envoya son adjudant Wyss à Schauenbourg, pour demander des explications. Le général français prétendit que la veille le colonel de Gross avait déjà dénoncé l'armistice, et ajouta : « J'ai voulu moi-même commencer le bal à quatre heures du matin. — Nous voilà donc en guerre, reprit l'adjudant, puisque vous avez commencé les hostilités. — Pardieu, vous le voyez assez, » fut la réponse, et Schauenbourg continua sa route.

Le général de Buren, enfin accouru au feu, était parvenu à rallier aux portes de Soleure deux bataillons. Le colonel de Watteville, appelé en toute hâte du Weissenstein, le secondait de son mieux, aidé par le colonel de Tavel et le capitaine Gaudard. On arrêtait les fugitifs, on les forçait à se remettre en ligne ; le lieutenant Rubi d'Unterseen, qui s'y refusait, fut massacré par les soldats. De l'autre côté de l'Aar, le capitaine Kœnig, avec une batterie de gros calibre, balayait la plaine et faisait grand mal aux Français. En avant ! crièrent les officiers ; en avant ! répétèrent les soldats ; et la colonne, pleine d'ardeur, se mit en marche contre l'ennemi. L'on pouvait résister encore ; l'on pouvait, en cas de revers, se retirer dans la ville qui, grâce à ses fortifications, aurait tenu contre une première attaque, lorsque tout à coup l'ordre arriva de s'arrêter.

Schauenbourg avait fait sommer Soleure de se rendre. Là aussi, plus complètement encore qu'à Berne, dominait le parti de la faiblesse. Le gouvernement, terrorisé par les menaces du général fran-

çais, avait aussitôt résolu de céder, et tandis que les Bernois se préparaient à se battre, depuis longtemps le vieux général Altermatt, déjà presque dans l'enfance, était sorti de la ville dans une calèche escortée de gens coiffés de casques, armés de halberdes de l'arsenal, pour traiter avec Schauenbourg. Schauenbourg se hâta de conclure ; on lui ouvrait sans combat une place en état de se défendre, le pont de l'Aar et la route de Berne. Dès ce moment, la campagne était décidée.

Des deux côtés, on suspendit le feu pour un moment. Les bataillons bernois traversèrent Soleure à la hâte et prirent en désordre le chemin de Herzogenbuchsée, où le général de Buren espérait rallier sa division. Mais déjà la mutinerie se répandait dans les rangs et parmi le peuple ; de tous côtés, les accusations de trahison se faisaient entendre ; les soldats, argoviens pour la plupart, se débandèrent et regagnèrent leurs foyers. Les deux bataillons placés sur le Weissenstein, inquiétés par quelques postes français, redescendirent du côté de Wanguen, et se dispersèrent également. A la fin du jour, il ne restait plus de toute la division que la compagnie d'artillerie Kœnig. Son brave capitaine, qui ne l'avait pas laissé entamer un instant, la ramena en bon ordre du côté de Berne, tandis que le général de Buren restait seul de son côté dans la capitale, pour rapporter au gouvernement les événements de la journée.

(A suivre.)

Voici quelques exemples des produits de la pensée humaine au XIX^e siècle. Frédéric Soulié a retiré 50,000 fr. de la publication des *Mémoires du Diable* ; MM. Barthélemy et Méry ont vendu, en 1826, la *Villéliade*, ou la *Prise du château de Rivoli*, poème héroïque en quatre chants, 25,000 francs ; le volume des *Méditations poétiques*, qui eut tant de peine à trouver un éditeur, et qui contenait *l'Isolément*, le *Désespoir*, le *Lac*, etc., se vendit à 45,000 exemplaires, en moins de quatre ans, et commença cette fortune considérable, écroulée depuis, et qui permit à M. de Lamartine d'entreprendre, en 1832, un voyage en Orient, de s'embarquer avec sa femme et sa fille sur un vaisseau qu'il avait équipé et armé lui-même, de voyager en souverain, achetant des maisons pour y descendre, ayant à son service des caravanes de chevaux à lui, portant des présents princiers aux chefs des pays qu'il visitait.

Le manuscrit de *Rose et Blanche*, dû à la collaboration de Mme G. Sand et de M. Jules Sandeau, alors inconnus, fut payé 400 francs. *Indiana* fut acheté ensuite 600 francs. Après le succès de ce livre, l'éditeur vint trouver Georges Sand, déchira le traité primitif et acheta 1,000 francs la deuxième édition, Mme Georges Sand a depuis lors gagné en moyenne 40,000 par an.

L'Histoire de la Révolution française, en 10 volumes, de M. Thiers, achetée pour un prix fort modique, fut publiée par livraisons. Répandue ensuite sous plusieurs formats, à plus de 200,000 exemplaires, elle a enrichi l'auteur, qui a vu ce premier